



UN SIMPLE ACCIDENT

UN FILM DE JAFAR PANAH



1h42 | Iran – France - Luxembourg | Thriller | 1.85 | 5.1

Après un simple accident, les événements s'enchaînent...

LE 1^{er} OCTOBRE AU CINÉMA

Distribution
Cinéart
www.cineart.be

Presse
Heidi Vermander
heidi@cineart.be

ENTRETIEN DU RÉALISATEUR JAFAR PANAH

Que s'est-il passé pour vous depuis *Aucun ours*, votre film de 2022 ?

Comme cinéaste, je suis entré dans une nouvelle période. Depuis mes débuts avec *Le Ballon blanc* en 1995 jusqu'à *Hors jeu*, j'ai travaillé en me consacrant à mes problèmes de réalisateur. Il y avait des pressions bien sûr, mais je pouvais me concentrer sur les solutions concernant mes films. Après ma première arrestation, en 2010, et la condamnation qui m'interdisait de filmer et de voyager, je me suis focalisé sur ma propre situation. Alors qu'avant ma caméra était tournée vers l'extérieur, à partir de ce moment elle a été tournée vers l'intérieur, vers ce que je vivais, et qui se traduit par ce que j'ai réalisé, de *Ceci n'est pas un film* à *Aucun ours*. Mais à présent que ces restrictions ont été levées, j'ai senti que je devais me retourner vers l'extérieur, mais d'une manière nouvelle, marquée par l'expérience de toutes ces années, et aussi par mon deuxième séjour en prison, de juillet 2022 à février 2023. Donc ma caméra a panoté vers l'extérieur à nouveau, mais avec un point de vue différent de celui de la première période.

Vos deux passages par la prison scandent donc ces évolutions ?

Oui, mais pas de la même manière. Pendant ma première incarcération, j'étais à l'isolement pendant 15 jours et le reste du temps avec deux ou trois personnes. Je n'ai pratiquement vu personne, alors que pendant la deuxième, j'étais parmi de nombreux autres prisonniers. Il s'agissait de gens très différents, avec qui j'ai eu beaucoup d'échanges durant ces sept mois d'enfermement. Quand j'ai été libéré après ma grève de la faim, j'étais perdu dehors, je ne savais pas comment réagir, comment me situer. J'étais déchiré entre le soulagement d'être sorti et l'attachement à ceux qui étaient restés derrière les murs. Et cette tension est restée, je ne pouvais pas m'en défaire.

Lorsque vous dites que les restrictions ont été levées, est-ce officiel ?

Oui, le jugement qui m'interdisait de filmer, écrire, répondre à des interviews et de voyager a été abrogé. Même si dans les faits je reste en marge : il n'y aurait par exemple aucun sens à soumettre le scénario de ce film à l'approbation des autorités, donc je suis obligé de continuer à travailler hors du système.

Peut-on dire que *Un simple accident* est directement né de votre deuxième emprisonnement ?

Absolument. Depuis le début, mes films concernent ce qui se passe dans la société, dans l'environnement dans lequel je vis. Donc évidemment, quand on m'enferme durant sept mois dans ce milieu très particulier qu'est la prison, cela va se retrouver dans le cinéma que je ferai. Déjà, lors de ma première arrestation, en 2010, mon interrogateur me disait : « mais pourquoi faites-vous ces films-là ? », je lui répondais que je fais des films en fonction de ce que je vis, et je lui disais que donc, ce que j'étais en train de vivre se retrouverait forcément d'une manière ou d'une autre dans un film. Et c'est ce qui s'est produit dans *Taxi Téhéran* à travers la conversation avec l'avocate Nasrin Sotoudeh. Mais la deuxième expérience de la prison m'a changé encore plus profondément. En sortant, je me suis senti obligé de faire un film aussi pour ceux que j'avais rencontrés en cellule. Je leur devais ce film-là. J'en parle à partir de mon expérience personnelle, mais cette expérience est synchrone de ce qui s'est passé simultanément dans la société iranienne en général, avec la révolution Femme-Vie-Liberté à partir de l'automne 2022. Énormément de choses ont changé au cours de cette période.

Comment cette expérience vécue en prison se transforme-t-elle en un film, ce film-là ?

Pour le scénario, l'idée de départ est venue très vite, je me suis demandé ce qui se passerait si l'un de ceux qui m'entouraient en prison, une fois sorti, mettait la main sur quelqu'un qui lui avait fait subir tortures et humiliations. Cette question a été le point de départ d'un travail d'écriture avec deux amis scénaristes, Nader Saïvar et Shadmehr Rastin. Nous avons commencé à faire des esquisses de développements possibles à partir de cette interrogation, mais j'ai compris que l'important était l'authenticité des récits de ce qui se passe en prison, et des manières différentes de le raconter. J'ai fait appel à quelqu'un qui a fait beaucoup de

prison, il y est d'ailleurs hélas à nouveau, Mehdi Mahmoudian. Il m'a aidé pour les dialogues, en s'inspirant à la fois de ce qui se passe en prison et des façons, très diverses, qu'ont ceux qui en sont sortis d'en parler.

Peut-on dire que Vahid, Shiva, Hamid... représentent des personnes précises ?

Ce sont des personnages de fiction, mais ce qu'ils racontent avoir subi est arrivé à des prisonniers, dans la réalité. Ce qui est réel aussi, c'est la diversité de ces profils, et également des manières de réagir. Certains deviennent à leur tour très violents, obsédés par la possibilité de se venger, tandis que d'autres essaient malgré tout de prendre du recul, réfléchissent à des possibilités à plus long terme. Certains étaient très politisés, ou le sont devenus, d'autres pas du tout, ils ont été pris un peu par hasard. C'est le cas du personnage central, Vahid, qui est un ouvrier ayant seulement réclamé qu'on lui paie son salaire. Le régime ne fait pas le détail. Les autres personnages du film incarnent chacun et chacune un des multiples groupes qui constituent de manière plus ou moins organisée l'opposition. Ces groupes sont souvent en conflit ouvert entre eux, y compris à l'intérieur des prisons. Ils sont tous d'accord pour être contre le régime, mais pour le reste... Depuis la mort de Mahsa Amini et le mouvement Femme-Vie-Liberté, le rejet du régime s'est généralisé. Souvent sans savoir par quoi le remplacer. Et c'est visible à l'œil nu, ne serait-ce que du fait qu'aujourd'hui, un très grand nombre de femmes apparaissent en public sans foulard. Cette désobéissance de masse était totalement inimaginable il y a encore quelques années, mais les scènes du film tournées en pleine rue avec les actrices sans foulard correspondent à l'état des choses aujourd'hui. Les femmes iraniennes ont imposé cette transformation.

Avez-vous pu filmer cette fois ouvertement, ou avez-vous dû comme pour les films précédents tourner de manière clandestine ?

Comme je n'avais demandé aucune autorisation (que je n'aurais de toute façon jamais obtenue), j'ai dû maintenir les mêmes méthodes clandestines que pour mes précédents films. Peu avant la fin du tournage, des policiers en civil sont intervenus et ont exigé qu'on leur remette tous les rushes. J'ai refusé, alors ils ont menacé d'arrêter toute l'équipe. Ils ont continué à faire pression, cette fois en menaçant de bloquer le tournage. Finalement, ils ont renoncé à nous arrêter. On a suspendu le tournage, puis on a repris et pour finir plus rien ne s'est passé.

Est-il important de savoir où se passe le film, dans quelle ville ou dans quelle région il a été tourné ?

Non. De fait, il a été tourné à Téhéran et dans les environs parce que c'était le plus pratique, mais cela pourrait être ailleurs.

Qui sont les acteurs et actrices ?

Celui qui joue Vahid, Vahid Mobasseri, est un acteur azéri (*c'est-à-dire de l'Azerbaïdjan iranien, région du Nord-Ouest du pays dont est originaire Jafar Panahi et où se déroulaient notamment un précédent film*). Il travaille pour la télévision de Tabriz, et il jouait celui qui me louait une chambre dans *Aucun ours*. Quand il n'a pas de travail comme comédien, il est chauffeur de VTC. Maryam Afshari, qui joue Shiva, n'est pas actrice, elle est arbitre de karaté. Hadis Pakbaten la mariée, est comédienne de théâtre. Le marié, Majid, est interprété par mon neveu, qui était déjà dans *Taxi Téhéran*. Mohamad Ali Elyasmehr, qui joue Hamid, est à la fois menuisier et a fait des études en théâtre. Salar, l'homme plus âgé rencontré dans la librairie, est interprété par Georges Hashemzadeh, qui est réalisateur et acteur. Le seul qui soit un acteur de cinéma est Ebrahim Azizi, qui joue Eghbal, mais c'est un acteur qui ne travaille que pour des films hors système, il refuse de participer à des productions ayant reçu l'approbation de la censure.

Y a-t-il une part d'improvisation ?

Non, tout est écrit. Lorsque j'ai choisi les acteurs, je les ai fait venir chez moi, un par un, et je leur ai donné à lire le scénario, en leur demandant s'ils étaient d'accord pour participer à ce projet, qui peut comporter des risques. Une fois la confiance réciproque établie avec chacun et chacune, nous avons travaillé sur cette base qui était claire pour tout le monde.

Un simple accident a un style assez différent de vos précédents films. Aviez-vous prévu à l'avance des principes de mise en scène, ou est-ce venu sur le moment ?

A l'origine, je voulais tourner de manière classique, des plans propres et lisibles, centrés sur l'action. Mais pendant le tournage, j'ai eu envie que les choix de mise en scène soient plus expressifs, qu'à mesure que les personnages se retrouvent et se rapprochent, on laisse plus de liberté dans le cadre, et dans la durée. Avec comme parti pris que, malgré toutes les dissensions entre les personnages, à la fin ils sont tous dans un même cadre. Je me suis aussi demandé comment filmer Eghbal, s'il fallait que je lui attribue une autre échelle de plans. J'ai cadré pour qu'il soit seul dans le cadre, et jamais avec les autres personnages. Mais à la fin quand il se rend compte de ce qu'il a fait, le cadre est partagé avec Shiva.

Généralement, les films iraniens qui critiquent frontalement le régime ne montrent pas le nom des acteurs et des techniciens au générique. Mais cette fois ce n'est pas le cas.

Si quelqu'un avait souhaité que son nom n'apparaisse pas, je ne l'aurais pas mis au générique, mais tout le monde a voulu que son nom apparaisse. Et la plupart viennent avec moi à Cannes.

Vous allez donc venir à Cannes. Mais y a-t-il un risque que vous ne puissiez pas retourner ensuite en Iran ?

Je n'y pense même pas. Je ne peux vivre nulle part ailleurs. Beaucoup de mes compatriotes ont choisi d'émigrer, ou y ont été contraints. Je n'en suis pas capable, je n'ai pas assez de courage pour ça ! Je suis inapte à vivre en dehors de l'Iran. On verra bien. De toute façon, il fallait que je fasse ce film, je l'ai fait, et j'en assume les conséquences quelles qu'elles soient.

(Propos recueillis par Jean-Michel Frodon

Traduction : Massoumeh Lahidji)

JAFAR PANAH

Jafar Panahi est né en 1960 à Mianeh en Iran. Après ses études à l'Université de Cinéma et Télévision à Téhéran, il réalise plusieurs courts métrages, documentaires et téléfilms. Il devient ensuite l'assistant d'Abbas Kiarostami sur le tournage d'AU TRAVERS DES OLIVIER (1994).

En 1995, il réalise son premier long métrage pour le cinéma, LE BALLON BLANC, dont le scénario est co-écrit avec Abbas Kiarostami. Le film est sélectionné à la Quinzaine des Réalisateurs à Cannes où il remporte la Caméra d'Or.

Il enchaîne avec LE MIROIR qui est présenté en compétition au festival de Locarno en 1997 et repart avec le Léopard d'Or. Trois ans plus tard, il crée l'événement au festival de Venise avec LE CERCLE qui obtient le Lion d'Or et le prix Fipresci. Le film questionne sans fard la condition de la femme en Iran à travers une série de portraits qui bouleversent les spectateurs du monde entier. Il est néanmoins banni des salles dans son propre pays.

Jafar Panahi revient à Cannes en 2003 avec SANG ET OR qui lui vaut les honneurs de la sélection officielle. Ce drame aux frontières du polar est projeté en Sélection Officielle Un Certain Regard où il gagne le Prix du Jury. Choisi d'abord pour représenter l'Iran à l'Oscar du meilleur film en langue étrangère, SANG ET OR est finalement interdit par les autorités qui empêchent ainsi son exploitation dans les cinémas iraniens.

Jafar Panahi décide de parler à nouveau de la condition de la femme dans son pays avec HORS JEU. Présenté au festival de Berlin en 2006 où il est distingué par l'Ours d'Argent du meilleur réalisateur, le film raconte l'histoire de jeunes Iraniennes qui bravent les interdits pour assister clandestinement à un match de football. HORS JEU n'est pas non plus autorisé à sortir en Iran.

En Juillet 2009, Jafar Panahi est arrêté une première fois après qu'il ait assisté à une cérémonie en la mémoire d'une jeune manifestante tuée au cours des manifestations qui ont suivi la réélection controversée du président Mahmoud Ahmadinejad. Quelques mois plus tard, il se voit refuser son visa pour aller au festival de Berlin. Il est arrêté une seconde fois le 1er mars 2010. Il passe 86 jours à la prison d'Evin avant d'être libéré sous caution le 25 mai. Invité comme juré à Cannes, son fauteuil reste symboliquement vide pendant toute la durée du festival. Il est soutenu par de nombreux artistes et cinéastes à travers le monde.

En 2010, Jafar Panahi est condamné à ne plus réaliser de films, écrire de scénarios, accorder d'entretiens à la presse, ni quitter son pays pendant 20 ans, sous peine de six ans d'emprisonnement. Sa condamnation est confirmée en appel à l'automne 2011.

Malgré ces interdictions, il coréalise CECI N'EST PAS UN FILM avec l'aide de Mojtaba Mirtahmasb. Le film est tourné dans son propre appartement et décrit son quotidien d'artiste et d'homme empêché de travailler. CECI N'EST PAS UN FILM est présenté hors compétition au Festival de Cannes en mai 2011.

En 2012, Jafar Panahi obtient le prix Sakharov du Parlement Européen. C'est sa fille qui le reçoit pour lui au cours d'une cérémonie à laquelle il ne peut pas assister. Dans la foulée, il coréalise clandestinement, avec Kambuzia Partovi, un nouveau film intitulé CLOSED CURTAIN. Celui-ci lui vaut l'Ours d'Argent pour son scénario au festival de Berlin en 2013.

En février 2015, Jafar Panahi dévoile TAXI TÉHÉRAN au festival de Berlin. Il s'agit du premier film qu'il tourne seul et en extérieur depuis 2010. Plébiscité par la critique du monde entier, TAXI TÉHÉRAN est salué aussi par le jury que préside le cinéaste américain Darren Aronofsky. Il remporte l'Ours d'Or ainsi que le prix Fipresci. Il est vendu dans plus de 30 pays. TAXI TÉHÉRAN est distribué deux mois plus tard dans les salles par Memento Films. En quelques semaines, il devient un véritable phénomène et attire plus de 600 000 spectateurs. Il s'agit du deuxième plus gros succès du cinéma iranien en France derrière UNE SÉPARATION d'Asghar Farhadi.

En 2017, Jafar Panahi entame le tournage de son nouveau film, TROIS VISAGES, qui le conduit de Téhéran au Nord-Ouest de l'Iran. Le film est sélectionné en compétition à Cannes en mai 2018, et y remporte le prix du Scénario.

Le 11 juillet 2022 Jafar Panahi est arrêté et ne sera libéré que le 3 février 2023 après une grève de la faim. 2022 est également l'année où il reçoit le Prix Spécial du Jury au festival de Venise pour AUCUN OURS.

En 2025, il revient en compétition à Cannes avec UN SIMPLE ACCIDENT.

FILMOGRAPHIE – JAFAR PANAHİ

2025	UN SIMPLE ACCIDENT - Compétition, festival de Cannes
2022	AUCUN OURS - Prix spécial du Jury, festival de Venise
2018	TROIS VISAGES - Prix du Scénario, festival de Cannes
2015	TAXI TEHERAN - Ours d'Or et prix Fipresci, festival de Berlin
2013	CLOSED CURTAIN - Ours d'argent du meilleur scénario, festival de Berlin
2011	CECI N'EST PAS UN FILM - Hors compétition, festival de Cannes
2006	HORS JEU - Ours d'Argent du meilleur réalisateur, festival de Berlin
2003	SANG ET OR - Prix du Jury Un Certain Regard, festival de Cannes
2000	LE CERCLE - Ours d'Or et prix Fipresci, festival de Berlin
1997	LE MIROIR - Léopard d'Or, festival de Locarno
1995	LE BALLON BLANC - Caméra d'Or, festival de Cannes

LISTE ARTISTIQUE

Vahid
Shiva
Eghbal
Golrokh
Marié
Hamid
Salar
La petite fille
La femme d'Eghbal

Vahid Mobasseri
Maryam Afshari
Ebrahim Azizi
Hadis Pakbaten
Majid Panahi
Mohamad Ali Elyasmehr
Georges Hashemzadeh
Delmaz Najafi
Afssaneh Najmabadi

LISTE TECHNIQUE

Écrit et réalisé par
Produit par
Coproduit par
Producteurs associés
Image
Consultant artistique
Consultants scénario
Montage
Prises de son, bruitage et montage son
Montage son
Mixage
Décors et costumes
Assistant à la réalisation
Direction de production
Direction de post-production
Une production
En coproduction avec
En association avec
Avec le soutien de

Ventes internationales
Distribution

Jafar Panahi
Jafar Panahi, Philippe Martin
Sandrine Dumas, Christel Henon
David Thion, Lilina Eche
Amin Jafari
Panah Panahi
Nader Saïvar, Shadmehr Rastin, Mehdi Mahmoudian
Amir Etminan
Abdoreza Heidari
Valérie de Loof, Nicolas Leroy
Cyril Holtz
Leila Naghdi
Shahrokh Panahi
Behnam Roshan
Pooya Abbasian, Juliette Mallon
Jafar Panahi Production et les Films Pelléas
Bidibul Productions, Pio & Co, Arte France Cinéma
Memento, mk2 Films
l'Aide aux cinémas du monde - Centre national du Cinéma et
de l'Image animée - Institut français, Film Fund Luxembourg
mk2 Films
Memento